

SOCIÉTÉ Le 31 décembre 2009 à 0h00

«Les enfants de la Ddass sont toujours stigmatisés»

INTERVIEW **Que deviennent les garçons et les filles qui ont été pris en charge par l'aide sociale à l'enfance ? Psychologue, Jean-Louis Mahé a rencontré dix adultes qui ont connu foyers ou familles d'accueil.**

Par **JACKY DURAND**

De son enfance, Marc, 31 ans, dit : *«J'aurais aimé être comme les autres, normal, avec une vraie famille, alors que j'ai fait partie de la Ddass, et quand tu fais partie de cet organisme, tu n'es pas comme les autres.»* Françoise, 59 ans, se souvient du *«parquet gris»* de la mairie où elle rencontra, pour la première fois à 4 ans, Auguste et Clémentine, qui devinrent plus tard ses parents. Amélie, mère d'un garçon et animatrice, se ronge les ongles depuis la pouponnière où elle a été placée à 3 ans. Comme Marc, Françoise et Amélie, plus de 140 000 enfants sont pris en charge chaque année par l'aide sociale à l'enfance (ASE) et placés au sein de familles d'accueil ou d'institutions. On entrevoit parfois les fêlures et les blessures (maltraitance, négligence, abandon...) de ces enfants retirés à leur famille biologique, mais on ignore la plupart du temps leur devenir à l'âge adulte. Si ce n'est le chiffre noir d'une enquête de l'Institut national des études démographiques (Ined) en 2006, établissant que 40% des SDF âgés de 18 à 24 ans sortaient du dispositif de protection de l'enfance. C'est pourquoi l'entreprise de Jean-Louis Mahé est si précieuse. Ce psychologue clinicien est allé à la rencontre de dix adultes qui furent des enfants placés. Certains se sont construits une vie qui semble leur convenir. D'autres au contraire se sont englués dans la galère. Jean-Louis Mahé explique ici pourquoi *«la vie peut devenir magique ou tragique»* à l'ombre de nos origines.

Comment vivre quand on est convaincu d'être né au mauvais moment ?

Les hommes et les femmes qui connaissent ce sentiment sont obligés de se battre contre leurs origines difficiles et ce qui a pu se passer de terrible durant leur enfance et leur adolescence. Plus la violence apparaît tôt, plus elle laisse des traces dans l'existence. Ils ont plus que d'autres ce besoin d'être sur le qui-vive. Ils dépensent de l'énergie pour faire ce que d'autres font simplement, car ils n'ont pas reçu cette énergie qui normalement est transmise par ceux qui vous ont mis au monde. Ils ont été obligés de trouver cette énergie en eux-mêmes. Certains l'ont aussi puisée dans les rencontres. Ce sont des êtres qui plus que d'autres dépendent des liens affectifs qu'ils construisent dans leur vie. Quand on a des parents qui vous aiment et qui voient en vous le plus grand des hommes, c'est plus facile pour la vie future. Quand il n'y a pas cela et qu'en plus il y a de la maltraitance, de la violence, il faut tout reconstruire.

Pourquoi - même lorsque l'on est heureux - revient-on parfois au bord du gouffre ?

Le gouffre, c'est notre fragilité. Les gens que je fais témoigner ont une organisation psychique qui s'est construite sur des fondations peu solides, un peu comme une maison qui serait bâtie sur du sable. Prenez Anna : elle a fait sa vie dans le Midi avec une famille et un mari adorable. Lors de notre deuxième rencontre, elle me raconte la mort de son chien : six mois de dépression totale, elle a envisagé de se suicider, toute la famille a failli s'effondrer à cause de la mort d'un animal qui, ailleurs, serait vécue comme banale.

Le temps agit-il sur les blessures d'enfance ?

Oui et non. Il y a ceux qui réussissent à trouver un équilibre au début de l'âge adulte, vers 20-25 ans, et à qui le temps permet d'oublier et de cicatriser. D'autres, au contraire, vivent avec une blessure qui reste là. C'est la question de l'expérience traumatique. Vous avez vécu quelque chose de tellement violent, d'inoubliable que, même si vous avancez, il suffit d'un petit truc, d'une légère contrariété, d'un petit événement pour tout faire ressurgir. Il y a alors une dialectique permanente et vive entre la force et la fragilité.

Que répondez-vous à ceux qui vous disent : «Je ne suis le fils de personne» ?

Je leur dis : *«Tu n'es peut-être le fils de personne, mais il faut que tu deviennes l'homme, puis le père de quelqu'un.»* Dans un contexte de fragilité, la parentalité est un signe important. Mais pour accéder au statut de parent dans de bonnes conditions, il vaut mieux avoir été l'enfant de quelqu'un.

Comment faire quand ce «quelqu'un» vous a maltraité ?

Cela dépend de la façon dont l'enfant a construit son image. La plupart des enfants maltraités se sentent coupables et des moins que rien. Ils racontent : *«Ma mère me balançait que j'étais nul.»* Il faut renverser le contrat, leur expliquer que c'est l'adulte qui est responsable, voire coupable, et amener l'enfant à avoir confiance en lui et en l'adulte. C'est un travail de tous les jours, d'accompagnement, de prise de confiance. La confiance peut se rétablir dans la durée avec la construction d'un lien affectif où l'enfant se sente reconnu. Un vrai travail de restauration de l'image de soi.

Comment évoluent les liens entre un enfant placé et ses parents biologiques ?

C'est très compliqué. On entre dans une problématique idéologique qui dépend des époques et des cultures. Aujourd'hui, il faut respecter le droit de l'enfant et celui des parents. Le problème, c'est qu'ils ne sont pas forcément en accord. Les parents dont les enfants ont été placés n'ont pas forcément la capacité d'évoluer, de devenir de «bons parents». Qu'est-ce que l'on fait de cette contradiction ? Je pense qu'il faut privilégier l'enfant. C'est souvent lui la victime, tout au moins au départ. On doit tenir compte de ses besoins prioritaires sans occulter la réalité familiale.

Pourquoi un enfant maltraité peut-il rester attaché à ses parents biologiques ?

La fonction d'attachement tient du mystère. L'homme est tributaire des premières expériences de sa vie. Après, il y a le contexte socioculturel. Difficile de nier qu'on a des parents biologiques. Il y a forcément un

processus d'attachement en place. Etre placé en famille d'accueil crée souvent un conflit de loyauté chez l'enfant qui se dit : *«Si je me mets à aimer ma mère d'accueil, je vais trahir ma mère biologique.»* C'est compliqué à gérer pour l'enfant. Toute la difficulté est de faire avec cette contradiction et de ne pas opposer les deux figures maternelles. Dans le livre, Françoise se demande à 60 ans si elle a eu raison d'accepter de voir celle qui l'a mise au monde. C'est très difficile de lui répondre. Aujourd'hui, les placements d'enfants sont moins longs, plus séquentiels. La famille y est plus associée. Est-ce bien ? Ne vaut-il pas mieux maintenir à distance l'enfant maltraité de ceux qui sont à l'origine de ses malheurs et lui offrir la possibilité de décider de faire ce qu'il veut à l'âge adulte ? La solution est dans une observation fine de la situation. Mais les enfants renvoient toujours les deux côtés des choses : *«C'est mon père, c'est ma mère. Ils m'ont fait du mal, mais ce sont mes parents.»*

Ces enfants placés sont aussi montrés du doigt par la société ?

La question de la stigmatisation était, et est, toujours criante. Le vécu du statut de «bâtard», de «cas soc» a peu évolué. Les enfants de la Ddass sont toujours stigmatisés. Ils sont naturellement très sensibles aux quolibets et aux moqueries. Les services sociaux ont un énorme travail d'intégration à faire à leur égard. Les lieux de placement sont encore beaucoup trop fermés sur eux-mêmes.

Comment évoluent-ils à l'âge adulte ?

J'ai senti chez ces «anciens» une certaine fierté d'avoir réussi à être là où ils sont aujourd'hui, même si certains peuvent se percevoir comme des citoyens de seconde zone. Ils donnent l'impression d'avoir réussi à échapper au pire. Mais il leur a fallu du temps pour atteindre cette relative sérénité. Il faut toujours être patient avec les enfants qui ont subi la maltraitance, la négligence. L'autodestruction menace longtemps, surtout à l'adolescence, mais c'est temporaire. Il y a donc quelque chose qui fonctionne. Ils s'en sortent avec du temps, des rencontres, de l'empathie. Dans mon travail de psy, je me dis : on calme le jeu, on fait le dos rond quand il faut. On laisse passer l'orage en n'oubliant pas de leur dire et de leur répéter qu'ils ont de la valeur et du talent, qu'ils peuvent croire en eux. Alors, ils réussiront peut-être à faire quelque chose de leur vie.